

pendues au mur afin de se procurer du plant de chasselas.

A la fin de la semaine, ils possédaient un clos, et à ce clos, ils prodiguaient tout l'amour et tous les soins dont Naboth entoure sa vigne dans l'Ecriture. Eux aussi se fussent laissés lapider plutôt que de céder une parcelle au président de la République.

Toute la journée, ils se promenaient à travers leurs rangs de chasselas, un sécateur à la main, prêts à tailler des sarments qui n'avaient garde de paraître.

Chaque matin, le poète, levé le premier, allait inspecter la plantation ; et Lucien, qui fumait au lit sa première pipe, demandait avec anxiété :

— Est-ce que ça pousse ?

Et Jean répondait invariablement :

— Non, ça ne pousse pas.

Au bout de six semaines, navrés de voir leurs ceps rester à l'état de baguettes noires, ils s'assemblèrent pour tenir conseil :

— Ça doit venir du phylloxéra, hasarda Lucien.

— Non, reprit Jean. Je croirais plutôt à la sécheresse. Il faut irriguer.

— Soit. Irriguons.

Et ils commencèrent à irriguer.

Lucien proposa d'aller chercher de l'eau avec la cruche au robinet du palier. Mais le poète économiste secoua la tête dédaigneusement. Le procédé était par trop simple.

Justement, il venait d'étudier la façon dont les Chinois irriguent leurs rizières. Ce qui réussit au bord du Fleuve-Rouge n'avait pas de motifs à son avis pour échouer piteusement entre Clichy et les Batignolles, à un sixième.

Lucien et lui aménagèrent danc un système de rigoles très perfectionné ; d'abord un grand canal composé d'une vieille gouttière allant du robinet au centre de la plantation, puis un réseau de petits tuyaux distribuant au pied de chaque cep une rosée bienfaisante.

Et chaque soir, avant de se coucher, ils ouvrent le robinet durant quelques minutes.

Il se passa encore trois semaines. On était à la fin de mars.

Un matin, Lucien fut réveillé en sursaut par un cri de son camarade. Il sauta du lit et bientôt tous deux, pâles d'émotion, s'agenouillaient devant un bourgeon qui venait d'éclore pendant la nuit.

Ils se serrèrent la main sans parler. Les grandes joies, comme les grandes douleurs, sont muettes.

Après ce bourgeon, il en poussa deux, puis une dizaine d'autres. Lucien, enthousiasme, affirmait qu'on respirait déjà l'air de la campagne. Le poète calculait les francs et les centimes que la récolte prochaine allait verser dans leur caisse.

EN TEMPS DE CHALEUR



Le patron.—Comment s'appelle ce morceau que tu siffles depuis ce matin ?

Le commis.—C'est l'air des Deux Gendarmes.

Le patron.—J'ai toujours entendu dire qu'un changement d'air était bon pour la santé.

Hélas ! illusions éphémères, calculs bientôt déçus !

Qui peindra la consternation de nos deux viticulteurs en chambre, lorsque, se réveillant un matin au milieu d'une inondation, ils compriront qu'ils avaient oublié la veille de fermer le robinet ?

Ils se précipitèrent sur le palier, pataugeant à travers leur chambre et l'atelier convertis en salle d'hydrothérapie. Leur premier soin fut, comme on le pense, de fermer le robinet pour arrêter les frais. L'eau continuant de dégringoler le long de l'escalier, le niveau ne tarda pas à baisser.

De minute en minute, le poète envoyait son camarade regarder à l'étiage.

L'étiage, c'étaient les brins de vignes qui émergeaient seuls dans le déluge universel de l'atelier.

Il était cinq heures du matin.

Soudain un bruit de portes suivi d'une grande clameur monta vers les deux viticulteurs. Puis montèrent, successivement, les locataires effarés, le concierge, et enfin le spectre livide du propriétaire.

L'eau était en train, paraît-il, d'émietter les plafonds du cinquième étage.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu ! hurlait l'infortuné possesseur de l'immeuble.

Le peintre perdait la tête et voulait s'enfuir par les toits. Son camarade le retint ; lui avait conservé toute sa présence d'esprit. Il prit le propriétaire par le bras et familièrement lui expliqua les choses en un style imagé.

— C'est le contraire de l'histoire de Noé qui nous arrive, conclut-il. Nous avons commencé par planter la vigne et nous finissons par le déluge.

Mais le propriétaire n'était pas d'humeur à goûter le style imagé.

A l'aspect de l'atelier transformé en champ, il rugit et pensa se trouver mal.

— Vous me le paierez ! Saccager mon immeuble ! Misér...

Il ne put en dire davantage. Un flot de sang l'étouffait.

Pendant que le concierge et les locataires s'empressaient autour de lui, les deux camarades se dépêchèrent de filer à l'anglaise, non sans déménager leur mobilier qui ne consistait plus depuis la veille qu'en deux pipes et un parapluie.

Arrivés dans la rue, le peintre exprima quelques doutes sur l'honnêteté de leurs procédés vis-à-vis du propriétaire.

— Comment ! protesta le poète, nous lui laissons une vigne en plein rapport, et il oserait se plaindre !

— C'est vrai, fit le peintre dont cette réponse calmait les scrupules.

Mais ce fut le dernier jour de leur existence bohème.

Peu de temps après, Lucien retourna dans ses foyers, à Montpellier ; Jean entra dans les bureaux d'un de ses anciens amis, directeur de la Compagnie des Chemins de fer groenlandais qui venait de se fonder.

Mais ni l'un ni l'autre ne se consolèrent d'avoir manqué leur récolte de chasselas qui s'était annoncée si brillante.

ALLÉCHANTS

Une dame reçoit des gâteaux à domicile.

— Je suppose, dit-elle au porteur, tout en en dégustant un, que vous avez le bénéfice d'un gâteau ? par-ci, par là ?

Le pâtissier.—Comment cela ?

La dame.—Oui, ne vous arrive-t-il pas, chemin faisant, d'en manger un de temps à autre ?

Le pâtissier.—Oh ! non, ça ne ferait pas l'affaire ; je me contente de les lècher.

ERREUR SUR LA PERSONNE



Garçon.—Hello ! Tu as l'air d'un chien enragé.

Penote.—Ne m'en parle pas. Je m'étais acheté une lotion pour me faire pousser la moustache et une eau pour brûler les crevasses de mon cheval ; mais je me suis trompé. N'importe ! s'il y en a un qui a du poil aux pattes maintenant, c'est mon cheval.

PLUS DE SUPERSTITION

Peu après la conquête de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, un général prussien vient à passer en Alsace et s'arrête dans un petit village où la seule chose curieuse à visiter est une vieille église en ruine. Le bedeau, vieux vétéran français, la lui fait visiter ; et le général est tout étonné d'y trouver suspendu au-dessus d'un autel latéral, un rat en argent.

Le général.—Pourquoi ce rat en argent ? que fait-il ici ?

Le bedeau.—Ceci a été placé dans le temps que les gens étaient superstitieux et que les rats détruisaient toutes nos récoltes. On prétendait alors qu'un rat en argent suspendu dans l'église avait la vertu de chasser tous les autres.

Le général.—Par chance qu'aujourd'hui on ne croit plus à toutes ces superstitions.

Le bedeau (tristement).—Hélas ! non ; sans cela il y a longtemps que nous aurions suspendu de la même manière un prussien en argent.

THÉÂTRE ROYAL



La série de représentations commencée, lundi, au Royal, a été un succès. Malgré la chaleur accablante, il y avait foule chaque fois et l'enthousiasme n'a pas manqué.

Cette troupe est très forte dans son genre. Les danses sont fort élégantes, surtout la "Serpentine Dance" et les danses de la bouffonnerie de la fin. Mlles Russell, Flemin, Hazel et Rose Montain y déploient une grande agilité.

Delle Minnie Fields chante bien.

MM. Fred Barth et Chs Dunn sont très comiques, et leurs bouffonneries, risquées par fois, amusent l'auditoire. La représentation s'ouvre par une petite scène burlesque d'un acte : "A parlor Rehearsal". Cette scène est toute pétillante d'esprit et pleine d'originalité. "Our Merry Female club", est ce qu'il y a de mieux pour terminer ce charmant burlesque.

Remarquons pourtant qu'ils pourraient être drôles sans injurier les montréalais.